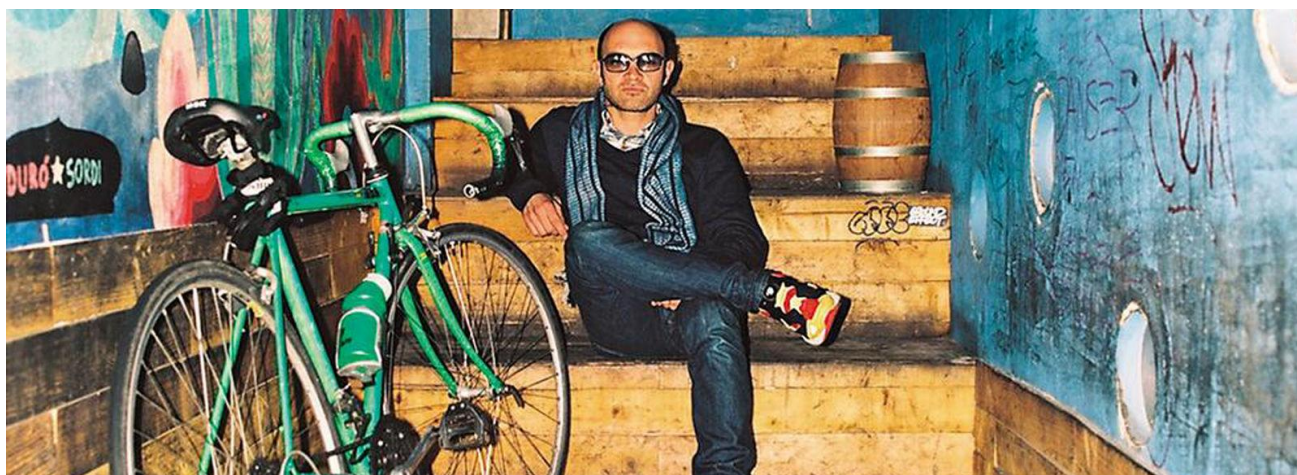




Le militantisme « boule à facettes »



Ils auraient pu rester de simples clubbeurs, mais ces artistes, communicants ou chefs d'entreprise se sont découvert l'âme citoyenne. Depuis, ils n'ont qu'une idée en tête : donner du sens à la fête, et font cohabiter sans complexe business et engagement.

Mieux valait le 4 mars, à la nuit tombée, ne pas essayer de commander un VTC dans Paris. Fashion week oblige, les oiseaux de nuit avaient préempté le parc automobile en quête d'after shows où finir la soirée, listant avec rigueur les fêtes où il faisait bon aller voir si l'on pouvait être vu. Ce soir-là, la tribu grunge de Vivienne Westwood a porté son choix sur La Mano. La créatrice de mode est fidèle. En octobre 2016, pour l'inauguration de sa première boutique parisienne, elle avait déjà jeté son dévolu sur ce restaurant-bar-club.

Est-ce pour son ambiance de taqueria mexicaine, ses appliques murales en forme de masques aztèques et ses cocktails au mezcal ? Ou son entrée dérobée (et sans enseigne) dans la petite rue Papillon du 9^e arrondissement de Paris ? On parierait plutôt sur la philosophie « éthique » du lieu, qui n'a pu échapper à cette militante écolo-fashion dont les mannequins défilent vêtues de tenues recyclées.

« Après avoir fait du fric et de la consommation pendant des années, je veux être sur le créneau de l'économie sociale et solidaire. » Lionel Bensemoun

Crâne rasé et éternelles lunettes teintées, Lionel Bensemoun parle en tirant sur la manche d'un pull fatigué, que l'on imagine chiné chez Guerrisol, le roi de la fripe. C'est à lui, et à son agence événementielle La Clique, que l'on doit certains lieux parisiens les plus en vue (le Nüba, l'Hôtel Amour, la Cité de la Mode et du Design, Le Baron). Fin 2015, il a ouvert La Mano avec cet objectif : adapter le principe de décroissance à la nuit. Soit sortir moins, mais sortir mieux.

Ici, inutile de commander un Coca au bar. Les alcools y sont artisanaux, les produits aussi locaux que possible, et le menu vegan. On ne sait pas s'il s'agit d'une posture marketing, ou si les physionomistes appliquent réellement le règlement, mais la fourrure est, dit-on, refoulée à l'entrée. « *Mes anciens proches disent que j'ai viré hippie* », sourit Lionel Bensemoun. Lui jure que non (il préfère le terme « responsable »).



[Visualiser l'article](#)

N'empêche qu'il mange « *zéro viande* », a troqué la voiture pour le métro, moins polluant, s'est mis à la céramique et s'éclipse dès qu'il en a l'occasion dans sa Villa Lena, résidence d'artistes et hôtel d'agrotourisme qu'il a ouvert en 2013 au fin fond de la Toscane, dans la lignée de ses nouveaux spots « *non toxiques* ».

« Danser. Réunir. Penser. Agir. »

Il s'emballe : « *Je veux créer des lieux pour ceux qui veulent changer le système. Après avoir fait du fric et de la consommation pendant des années, je veux être sur le créneau de l'économie sociale et solidaire.* » Aujourd'hui, il travaille sur un nouveau projet, qui devrait ouvrir dans les prochaines semaines. Nom de code : « Consulat II », en référence à son éphémère « Consulat I », laboratoire hybride qui s'est installé pendant un mois, en septembre 2016, dans l'ancien hôtel particulier de la Sacem rue Ballu, dans le 9^e arrondissement.

L'idée ? Associer la nuit au milieu associatif. Le rez-de-chaussée hébergeait des bureaux pour créatifs et un potager ; le premier étage, un espace de débat et de projections où l'on pouvait aussi bien assister à des discussions sur l'antispécisme qu'à une conférence sur le revenu de base, ou un débat sur la justice climatique. De la gymnastique pour l'esprit que l'on pouvait compléter avec des cours de yoga ou des massages énergétiques au deuxième étage. Le club - salle de concert était installé au troisième. Le programme tenait en quatre mots réunis en slogan : « *Danser. Réunir. Penser. Agir.* »

Politiser le plaisir

Danser et réunir, Lionel Bensemoun sait faire, et depuis longtemps. C'est aux deux dernières injonctions qu'il accorde aujourd'hui toute son attention. Pour créer cette communauté idéale de « *Parisiens épicuriens, sensibles et responsables* », il a lancé sa propre association, GANG, pour Groupe d'Action Néo-Green . Un collectif « *d'utopistes évolutionnaires* » (le « r » a disparu à dessein) dont l'ambition est, tenez-vous bien, de changer de « *paradigme civilisationnel* ». Rien que ça.

Lionel Bensemoun n'est pas le seul branché à s'être découvert une conscience. Suivant la voie tracée par les stars (Marion Cotillard auprès de Greenpeace, Pierre Niney au sein du mouvement Colibris, de Pierre Rabhi), les branchés se lèvent, parant le militantisme d'habits neufs. A croire que l'on ne peut plus être cool sans une cause à défendre. « *C'est une forme d'engagement expérimental*, décrypte le sociologue Stéphane Hugon. *Frustrés de ne pas trouver de réponse dans les partis politiques ou les syndicats, ils cherchent à recréer du sens dans leur communauté à la pratique dionysiaque.* » Bref, ils politisent le plaisir et donnent du sens à la fête.



Nadège Winter, styliste/DJ/directrice artistique, s'investit auprès de collectifs féministes. Louis Canadas pour M Le magazine du Monde

Depuis le temps, Nadège Winter est passée pro dans la lutte bobo-citoyenne. Ultra-introduite et touche-à-tout, elle slashe aussi bien sur son CV que dans son engagement militant. Styliste/DJ/directrice artistique/prêtresse des relations publiques (elle a dirigé la communication du Palais de Tokyo et du concept-store Colette), elle vient de cofonder avec l'entrepreneuse Delphine de Canecau *Twenty*, un magazine en ligne communautaire, réalisé par et pour les 16-25 ans . « *Cette génération est moins optimiste que la nôtre, avance-t-elle. Leur conscience politique est très forte et ne demande qu'à être entendue.* »

La jeunesse, mais aussi le droit des femmes : elle a signé la tribune pour la parité lancée par les féministes des Glorieuses, et est investie auprès de 52, un collectif qui a fait parler de lui au moment des soldes d'hiver



[Visualiser l'article](#)

avec une série d'affiches pop proposant de « liquider » les inégalités entre les sexes . « *J'ai travaillé pendant des années chez Colette, je sais créer du désir*, explique-t-elle. *Je veux utiliser ma grammaire pour relayer un message de fond.* »

Ce n'est pas la première fois qu'elle s'y attelle : en 2009, elle mettait déjà son sens du marketing et du divertissement au service de la planète en créant une série de miniclips intitulés *God Save The Green*, dans lesquels elle jouait avec l'esthétique du strip-tease pour promouvoir le covoiturage et les économies d'énergie.

Evénements déclencheurs

« *Aujourd'hui, la nuit telle qu'on la connaissait, dépolitisée et méprisée, ne peut plus tenir face à une prise de conscience généralisée de notre condition*, analyse Jean-Marie Durand, journaliste et auteur du *Cool dans nos veines* (Robert Laffont, 2015). *Les cools que l'on pensait détachés du réel sont happés malgré eux vers cette nécessaire prise de conscience.* » Qui se fait souvent dans la douleur. Quand ils racontent ce qui les a fait glisser du divertissement pur au militantisme soft, les branchés sont nombreux à évoquer un événement déclencheur.

Pour la consultante en communication Coralie Gauthier, c'est la tuerie de *Charlie Hebdo*. « *Il fallait monter un projet d'urgence pour garantir la liberté d'expression* », explique-t-elle. Ce sera le Salò, lancé en octobre avec la bande du Manifesto (déjà à l'origine du Wanderlust et du Silencio). Un club à mi-chemin entre boîte de nuit et centre culturel qui chaque semaine donne carte blanche à un artiste venu du cinéma, de la musique ou de la mode. Salò se veut un lieu « *consacré aux mouvements alternatifs attachés aux principes de contre-culture, d'indépendance ou de libre expression* ».

www.lemonde.fr

Pays : France

Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)



L'attentat du Bataclan a poussé le plasticien Kader Attia à créer La Colonie, qu'il qualifie de « bar agora ».

Louis Canadas pour M Le magazine du Monde

Kader Attia a décidé de fonder sa Colonie après le Bataclan. « *J'ai réalisé que chacun devait pouvoir faire un petit quelque chose pour défragmenter la société* », se souvient le plasticien franco-algérien, Prix Duchamp 2016. Sa contribution a pris la forme d'un « bar agora » inauguré le 17 octobre 2016, jour de la commémoration de la répression sanglante d'une manifestation d'Algériens par la police à Paris, en 1961. Le lieu assume sa

www.lemonde.fr
Pays : France
Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

vocation éminemment démocratique : « *Se réapproprié un droit au débat confisqué par les intellectuels et les universitaires.* »

Pour écrire les choses plus modestement : au bar de La Colonie, on ne se contente pas de boire des bières, on parle sérieusement. Le thème des débats et des projections tourne autour des problématiques liées à la discrimination et aux libertés individuelles. Signe que ce mélange des genres séduit, la huitième édition de la Queer Week y a installé une grande partie de sa programmation .

Le 10 mars, pour la soirée de lancement de cette semaine consacrée aux questions de genre et de sexualité, on y écoutait Hélène Hazéra, grande figure des luttes trans, commenter des extraits de films turcs, gay tunisiens ou lesbiens algériens... Une bonne partie du public a répondu à l'invitation lancée par les organisateurs. L'autre semble être venue par hasard, pour boire un verre après le travail, avant de profiter du DJ-set prévu jusque 2 heures. « *Ce lieu permet une vraie articulation entre aspect universitaire intello en journée et lieu de vie et de sortie le soir* », assure Boris, bénévole pour la Queer Week. La Colonie ne leur a pas demandé un centime pour profiter des locaux.



L'urbaniste Cyril Auizerate au MOB, l'hôtel éthique qu'il a ouvert début mars à Saint-Ouen. Louis Canadas pour M Le magazine du Monde

Avec son chapeau et sa grosse barbe grise plongeant dans d'immenses colliers ethniques, Cyril Auizerate a l'air d'un illuminé. Il l'est certainement. Son obsession à lui, c'est la mixité sociale. Il y travaille depuis quinze ans. Fin 2008, ce philosophe et urbaniste installe un hôtel tendance, le Mama Shelter, dans un ancien garage à l'abandon rue de Bagnolet, pour obliger les branchés à investir ce coin délaissé de Paris. Marseille, Prague ou Los Angeles déclineront la franchise imaginée avec l'ancien président du Club Med, Serge Trigano. Sans parler de tous les hôtels qui copieront le concept, révolutionnaire – le prix d'appel est de 79 euros la nuitée et l'ambition affichée de « *démocratiser le luxe* ».

Mais c'est avec son dernier concept que Cyril Auizerate pense avoir créé « *le projet de sa vie* ». Il s'appelle MOB et a ouvert le 9 mars à Saint-Ouen (93). Un hôtel de 92 chambres dans une petite rue

[Visualiser l'article](#)

résidentielle, juste derrière le périphérique. Ici, la réception est une épicerie, les plans du jardin partagé sont attribués par tirage au sort aux habitants du quartier, et le resto « à 70 % végétarien » se fournit auprès de coopératives agricoles. Ce n'est pas tout. Dans quelques semaines, un incubateur, sobrement nommé Kholkozita, accueillera gratuitement des start-up de Seine-Saint-Denis. Impossible de passer à côté de la salle de séminaires : un immense portrait de Karl Marx domine la table de réunion.

Second degré

Maniant le même second degré que Lionel Bensemoun et son « gang d'action », Cyril Auizerate ne rate pas une occasion pour jouer avec les codes du militantisme et de la politique. Il n'envoie pas des communiqués de presse aux journalistes, mais des « manifestes ». Il convoque la pensée de l'écrivain Edmond Jabès pour étoffer son discours sur l'hospitalité. Dans sa bouche, le MOB n'est pas un hôtel.

C'est une « République rêvée », dans laquelle ce végétarien, qui roule en voiture électrique, compte d'ailleurs s'installer. Une « utopie concrète », avec ses codes et ses lois, qui n'est pas sans rappeler celles du XXe siècle. « En essayant de créer des utopies froides, les grandes idéologies en ont oublié le lien social, explique Stéphane Hugon. Aujourd'hui, le propre de cette génération, c'est de créer de petites expériences joyeuses et politisées. Des utopies interstitielles qui n'ont pas vocation à changer le monde à long terme, mais qui créent des formes de révolution pop-up. »

Des lieux à vocation commerciale

Bien sûr, la limite tient au fait que cette micro-révolution se déroule dans des lieux à vocation commerciale. Quelle sincérité accorder à ce militantisme boule à facettes qui fait rimer consommation et réflexion ? « Si on voulait faire de l'argent, on ne ferait pas ça », se défend Kader Attia. Les loyers parisiens sont chers, il espère que La Colonie tiendra jusque après l'élection présidentielle. Lionel Bensemoun, lui, cherche un moyen de pérenniser son Consulat II.

« Il n'y a pas de bon ou de mauvais militantisme. Nous avons besoin d'un activisme fort, qui va jusqu'à créer du rejet dans la société. Moi, je ne sais pas faire ça. Nous devons arriver dans un second temps, avec la fête, le soft, le désir. » Nadège Winter

« La politique arrive toujours à des endroits inattendus », vole à leur secours le sociologue Dominique Desjeux, qui a beaucoup écrit sur les bars de nuit. Lui ne s'émeut pas que le monde de demain puisse être façonné par des clones de barbus et des filles cool filtrés à l'entrée par un physionomiste. « L'innovation ne peut se faire qu'à la marge, dans les avant-gardes. C'est normal que ces formes d'expérimentation d'un nouveau militantisme nous viennent de quartiers dits bobos ou branchés ! »

De là à dire que le militantisme classique a tout à gagner à l'émergence de cet engagement branché... « Il n'y a pas de bon ou de mauvais militantisme », affirme Nadège Winter. Nous avons besoin d'un activisme fort, qui va jusqu'à créer du rejet dans la société. Moi, je ne sais pas faire ça. Nous devons arriver dans un second temps, avec la fête, le soft, le désir. » C'est donc cela, la mission des branchés citoyens. Passer la pommade après l'action des militants radicaux. Pour Stéphane Hugon, les uns n'iraient pas bien loin sans les autres : « Je me souviens d'une phrase qu'on échangeait il y a quelques années en cours d'histoire des idées et qui me paraît encore plus vraie aujourd'hui : l'échec de Marx, c'est de ne pas avoir compris le glamour. » Le glamour, les branchés l'ont bien compris. L'avenir dira si le politique leur échappe.